

EXÉGÈSES

ALIAS ALI

Après celui de Tyson, vous choisissez le destin d'Ali pour raconter, à travers sa cyclopéenne biographie, une part de l'histoire des États-Unis. Est-ce pour la démesure du personnage, formidable héros de roman, ou pour la période non moins excessive – les années 60 et 70 – dans laquelle il s'inscrit ?

Les choses sont plus triviales que cela. Après avoir été licencié de mon poste de directeur artistique du Musée International des Arts Modestes de Sète par de féroces ennemis du licenciement d'obédience socialiste, je me suis retrouvé au chômage avec, pour tout arranger, une procédure d'expulsion sur le dos. Pour me rassurer... mais pas seulement, j'ai trouvé adroit d'aller à ce que je croyais être le plus facile pour moi : écrire la bio d'Ali après avoir écrit celle de Tyson. Je n'ai donc pas vraiment « choisi le destin d'Ali », j'ai été au plus immédiat : sauver les meubles ! L'idée de me replonger dans les années 60 et 70, bien que je les ai vécues avec beaucoup de plaisir, ne me séduisait pas davantage, je suis assez peu nostalgique, juste pragmatique. Le problème, c'est que j'ai mis neuf ans à comprendre comment j'allais bien pouvoir honorer ce contrat.

Le problème noir est naturellement au centre du roman, en germe dès le début dans le personnage du père et absolument incontournable après le ralliement d'Ali à la Nation de l'Islam : comment expliquer cette radicalisation alors que, contrairement aux autres champions noirs (Louis, Patterson, Liston, Frazier, Foreman, tous issus de familles aussi nombreuses que pauvres), il n'a pas connu une enfance véritablement minée par la ségrégation ?

Ali est né en 42, il a boxé jusqu'en 81, ces années-là ont été décisives pour la condition des Noirs aux États-Unis, ils sont passés de la discrimination la plus brutale à la contestation la plus radicale sur fond d'émeutes et d'assassinats. Ali n'a pas fait que traverser ces années-là, par son charisme et ses engagements il les a, aussi, marquées de son empreinte, pas toujours dans le bon sens, d'ailleurs. Il ne faut pas oublier que la Nation de l'Islam n'a avec l'Islam que des rapports assez lointains, que c'est une secte raciste dont le récit fondateur tient plus de la science-fiction bas de gamme que de l'eschatologie, que ses dirigeants n'étaient qu'un ramassis de psychopathes hyper-violents. En définitive, la Nation de l'Islam est l'équivalent du KKK avec lequel la secte a eu des rapports étranges. Elijah Muhammad, le fondateur, était mulâtre, Malcom X avait les yeux verts et des taches de rousseur, Ali a la peau très claire. C'est l'une des nombreuses contradictions de l'histoire des Afro-Américains, ce sont, souvent, les plus *clairs* qui veulent paraître les plus sombres. C'est un mouvement assez habituel au sein de la petite bourgeoisie de toutes les couleurs... faire oublier ses origines en renchérissant sur des racines imaginaires et pour cela tenir le

discours le plus extrême. L'un des tours de magie d'Ali a été de se faire passer pour plus « noir » que ses adversaires alors qu'il était beaucoup plus « blanc » qu'eux. De toutes les manières, la couleur proprement dite n'est pas le critère définitif, les rapports de classe rendent les choses moins manichéennes. À la fin du XIX^e, Booker T. Washington disait déjà : « Qu'il le veuille ou non, le Blanc respecte le Noir qui a une maison en briques de deux étages », ce que Larry Holmes a exprimé à la perfection en déclarant : « J'étais noir quand j'étais pauvre ».

L'épisode du changement de nom est capital dans le roman, dans la destinée d'Ali et, plus largement, dans l'histoire américaine : là où certains voient un « folklore régressif », d'autres évoquent une « manœuvre politique » – la quasi-totalité des médias refusera d'ailleurs de l'appeler par son nom islamique. Comment l'interprétez-vous ?

Le changement de nom est l'axe du livre, j'ai choisi comme titre *Alias Ali* pour marquer cela bien que ce soit aussi un jeu sur *Ali as Ali as Ali as Ali*. Il fut un temps où les Noirs s'appelaient tous « Sam » ou « Boy » ou bien du nom de leur propriétaire, un temps où ils étaient invisibles. Le fait de se renommer est l'équivalent d'un baptême, le moyen d'accéder à une nouvelle existence, à la visibilité. C'est, de manière plus générale, une pratique américaine ordinaire, l'Amérique c'est l'espace où l'on va commencer une nouvelle vie, adopter un nouveau nom est un bon moyen d'abandonner définitivement ce que l'on vient de quitter et de repartir à zéro.

Pour composer cette biographie hyperfractale, quels témoins ou commentateurs vous ont été les plus précieux ? Ceux aux avis les plus tranchés – que ce soit dans le sens de l'éloge ou du blâme – ou ceux qui se voulaient les plus impartiaux ? Celui auquel vous laissez l'honneur d'ouvrir le roman (Lloyd Hefner) semble avoir particulièrement gagné votre sympathie...

Le plus difficile lorsque l'on écrit sur Ali, c'est comment s'y retrouver dans la masse invraisemblable d'informations à son sujet. Informations souvent contradictoires. Les reproduire telles quelles, sans prendre parti, est d'ailleurs l'une des figures que j'ai le plus utilisée. Évidemment, j'ai essayé pour l'essentiel de m'appuyer sur les témoins les plus fiables : Thomas Hauser bien sûr à qui j'ai emprunté beaucoup, David Remnick, évidemment, mais je me suis aussi appuyé sur Jack Cashill, Mark Kram et Nick Tosches, nettement moins convaincus de la « sainteté » d'Ali. Norman Mailer que l'on cite toujours comme si ça allait de soi ne m'a pas servi à grand-chose, il ne parle que de lui, alors que Lloyd Hefner et Jack « Sunny » Meremount, bien moins connus, m'ont été essentiels. J'espère aussi avoir mis à jour des choses qui avaient été tues jusqu'à présent. Sur la mort de Malcom X par exemple, dont le meurtrier passe des jours tranquilles à Newark, ou sur la sexualité d'Ali qui était à la bonne époque la même que celle de Mick Jagger... en pire !

Un de vos précédents ouvrages, *Copié/Collé* (Mamco, 2005), fiction où vous pratiquiez de façon immodérée la compilation d'extraits en tous genres, se réclamait de Flaubert : « *Il faudrait que, dans tout le cours du livre, il n'y eût pas un mot de mon cru.* » Pensez-vous ainsi, pour citer cet autre antimoderne qu'est Barthes, que le texte soit « *un tissu de citations, issues des mille foyers de la culture* » ? Cette pratique va-t-elle de pair avec celle du pseudonymat léger à laquelle il vous est arrivé d'avoir recours (« *Frédéric Roux* », « *Frédéric Napoléon Roux* », « *Frédéric-N. Roux* ») ? Est-ce pour marquer la distance entre vous et vos différents narrateurs ?

Vous trouvez que Barthes est antimoderne ? Je pense le contraire. Lorsque je contemple aujourd'hui le paysage de la modernité, je trouve même qu'il est terriblement avant-gardiste. Ne parlons pas de Flaubert dont, sans parler du projet *Bouvard et Pécuchet*, l'écriture est mille fois plus « contemporaine » que ce que l'on nous vend comme étant de la littérature contemporaine. Pour ce qui est du collage ou de la compilation, vous appelez ça comme vous voulez, mais c'est un genre que je pratique depuis toujours. Il y a des citations dissimulées dans tous mes livres... cela vient sans doute de mes années « artiste », de la fréquentation de Lautréamont et de celle de Gil Wolman. Les jeux sur mon nom et mon prénom sont les signes inoffensifs de ce qui passe d'ordinaire inaperçu et qui revêt des formes multiples... fausses citations, détournements, traductions fautives, pseudonymes, appropriations à la noix, la liste est infinie. Ce n'est pas pour marquer ma distance entre mon « je » et les autres, bien au contraire, c'est pour qu'il y ait la plus grande des proximités entre « je » et « nous ». Il m'amuse beaucoup que *Alias Ali*, a priori destiné au grand public, ait pour matrice un ouvrage que toutes les maisons d'édition de France et de Navarre ont refusé à la fin des années 70 puisqu'il leur semblait destiné à un public trop étroit, et qui a été publié vingt-cinq ans plus tard par un musée d'art contemporain. Suisse de surcroît.

Sauf que dans *Alias Ali*, vous troquez par quatre fois ciseaux et colle contre la plume... Parmi ces monologues intérieurs, l'un est celui de Sonji Roi, la première épouse d'Ali (1964), l'autre celui de Yolanda « Lonnie » Williams, sa quatrième et vraisemblablement dernière épouse (1986). Peut-on les lire comme des hommages aux femmes dans cet univers aussi pathétique que masculin ?

Je ne m'intéresse jamais au lecteur lorsque j'écris, mais j'ai eu, néanmoins, l'impression que si le livre était tout entier composé d'une suite de citations, on finirait par ne plus voir que le procédé. Procédé, il ne faut pas l'oublier, utilisé par d'autres bien avant moi : George Plimpton pour sa bio de Capote, Hans Magnus Enzenberger pour celle de Durruti. Pour ne pas lasser, pour briser le rythme, pour ménager des plages de repos, j'ai donc entrecoupé

les cinq parties d'*Alias Ali* avec quatre « monologues intérieurs ». S'ils sont davantage de ma plume que le reste, ils sont eux aussi largement repris des propos, rapportés ou pas, des intéressés ou des témoins (les faux et les autres). Le monologue de Sonji, à qui le livre est dédié, et celui de Lonnie sont particulièrement importants à mes yeux. Le premier parce que je considère que Sonji est une des chances qu'Ali n'a pas eu le courage de courir, la répudiation de Sonji, c'est le pendant de son reniement de Malcom X. Le dernier parce qu'il me permet, tout en l'évoquant assez précisément, de faire l'impasse sur ce qu'est devenu Ali, pas seulement l'icône New Age un peu niaise, pas seulement le corps souffrant et la parole empêchée, mais le contraire de tout ce que j'admire en lui. Il est désormais « piloté » par Lonnie... il a perdu son nom, il n'est plus qu'un logo, un objet que l'on déplace comme le Saint-Sacrement, moins que rien. Dans le premier cas, c'est une déclaration d'amour posthume à une jolie jeune fille dégourdie, dans l'autre ma détestation de la « veuve » et de la mère qui refait surface. Philip Roth l'a écrit avant moi : « Celle qu'il faut tuer, c'est la mère », tout ce qu'écrivent ceux qui aiment leur maman dégouline, transpire la pommade à l'eau bénite. Ce n'est pas un hasard si, quand il passe de Sonji à Lonnie, Ali perd son aura sexuelle. Un détail encore, je ne trouve pas l'univers de la boxe pathétique, j'ai trop d'admiration et d'estime pour les boxeurs pour penser cela. C'est la réalité qui est pathétique, le destin des boxeurs à la rigueur et le sort qu'on leur réserve, mais pas eux. Jerry Quarry n'est pas pathétique, Sonny Liston n'est pas pathétique, Chuck Wepner n'est pas pathétique, ce sont des héros. Je les aime pour ça.

Avez-vous d'ailleurs rencontré des témoins directs de cette histoire pour l'écrire ?

Aucun. Je serais même tenté de vous répondre : surtout pas.

Selon Oates, « aucun autre sujet n'est, pour l'écrivain, aussi intensément personnel que la boxe. Ecrire sur la boxe, c'est écrire sur soi-même – aussi elliptiquement et aussi involontairement que ce soit. » Dans le cas d'un romancier (*Lève ton gauche!*) et biographe (*Tyson*) écrivant sur le monde pugilistique, qu'il soit fictif ou réel, et de surcroît ancien boxeur, quels échos cette citation de Oates est-elle susceptible de rencontrer ?

J'admire beaucoup Oates comme romancière, comme « biographe » de Marilyn et comme journaliste sportive. Si j'avais une seule chose à regretter à son sujet, c'est la récente traduction tout bonnement catastrophique de « *De la boxe* ». En revanche, je ne suis pas très sûr qu'il n'y ait pas une contradiction entre ce que Oates dit là et sa déclaration la plus connue sur la boxe où elle affirme que cette dernière n'est pas une « métaphore de l'existence ». Pour ce qui me concerne, je ne trouve rien à y redire. Ce que révèle un écrivain en traitant de la boxe, ce sont presque toujours ses phantasmes virils, souvent homosexuels, d'autres trucs un peu louches que,

personnellement, je fuis. La modestie discrète dont je peux m'enorgueillir, c'est sur le ring que je l'ai apprise. D'une manière plus profonde encore, la boxe est le filtre au travers duquel je comprends le monde, y compris le monde littéraire. Il y a, à Saint-Germain, les boxeurs surestimés, les météores et les vieux de la vieille, ceux que personne ne veut rencontrer, ceux qui tiennent la distance et ceux qui n'ont que trente pages dans le buffet, les managers véreux, les combats arrangés, les ceintures avec les diamants en toc et, par-dessus tout ça, le désir bien compréhensible d'être le babouin en haut de la falaise qui s'envoie toutes les femelles.

Pensez-vous qu'aujourd'hui, dans les médias et particulièrement sur Internet, les tournois de MMA aient remplacé les championnats de boxe, par leur aspect plus violent et spectaculaire ? Ainsi, un an après l'histoire des deux frères boxeurs dans le film *Fighter* de David O. Russel, le cinéma propose l'affrontement fraternel (fratricide?) de Tom Hardy et Joel Edgerton dans *Warrior* de Gavin O'Connor au cours d'un tournoi d'arts martiaux mixtes. La victoire aux points semble en effet plus rare dans ce sport où les K.-O. techniques sont légion...

Chaque époque accouche de la violence et du spectacle de la violence qu'elle mérite. Les combats de MMA sont, comme la boxe féminine, l'apparition d'une brutalité inédite jusqu'alors ou bien le retour d'une sauvagerie que l'on pensait oubliée. C'est le progrès !

À propos de votre riche site Internet, le concevez-vous comme une création continue distincte de votre travail d'écrivain – édité, critiqué... – ou comme le prolongement de celui-ci ? Ainsi des photographies d'Ali jalonnant votre rubrique « *Au jour le jour* »...

Rien n'est distinct de mon travail d'*artiste*, ni ce que j'écris, ni ce que j'expose ou pas, ni ce que je dis, ni, évidemment, mon site Internet. Il y a des boxeurs qui n'ont que leur courage et d'autres un éventail technique complet. Sur le ring, je n'avais pas grand-chose d'autre que mon coup d'œil pour me tenir à l'abri des coups. En dehors du ring, ça tourne autour de ça... le coup d'œil, mais j'ai aussi quelques autres cordes à mon arc.

MAIS

Ce qui m'a le plus étonné, c'est de ne pas être qualifié de plagiaire plus souvent que je ne l'ai été. Évidemment, les rares qui s'y sont risqués l'ont fait à partir de ce(ux) qu'ils connaissaient (Thomas Hauser, Norman Mailer, Nick Tosches et Hunter S. Thompson qui sont traduits en français) dont je me suis servi au même titre que tous ceux dont ils ignorent l'existence (la liste est sans fin). Ils l'ont fait avec la joie mauvaise qui tient à la fois de la morale bourgeoise offensée (« La propriété c'est sacré ! ») et du goût

indigène pour la délation (« C'est lui, m'sieur l'agent, je l'ai vu ! ») Les plus maniaques ont poussé la minutie (les plus minutieux ont poussé la maniaquerie) jusqu'à repérer, au milieu de plus de 600 pages, une phrase aussi originale que : « Pour ses premiers combats, j'ai essayé de pas aller trop vite, de bien choisir ses adversaires » attribuée page 75 de l'édition originale à Angelo Dundee, phrase qui a dû être prononcée des milliers de fois par tous les entraîneurs responsables de la planète.

Ce qui m'a étonné davantage encore, c'est que j'avais oublié que le livre dont je m'étais inspiré de la manière la plus évidente (j'ignorais à l'époque à peu près tout de la biographie de Truman Capote par George Plimpton et de celle de Buenaventura Durruti par Hans Magnus Enzenberger et n'avais absolument pas pensé à *Paris Capitale du XIX^e siècle* de Walter Benjamin qui figure en bonne place dans ma bibliothèque) était *Please Kill Me* (Allia) qui n'a aucun rapport avec la boxe... Le plus amusant c'est qu'une seule phrase* de Legs McNeil figure dans *Alias Ali* comme une seule phrase** signée Frédéric Roux. Pour ce qui est de celle de McNeil, je pense l'avoir récoltée ailleurs que dans *Please Kill Me* (mais où ? je l'ignore), quant à « ma » phrase, en revanche, c'est un montage ou un détournement... je ne me souviens pas de qui (peut-être de moi-même in *Mike Tyson, un cauchemar américain*, Grasset, 1999)... à force de déconner, je m'y perds un peu.

Que le sujet de la forme employée n'ait jamais été évoqué (sinon pour admirer un peu bêtement le tour de force) est un tantinet frustrant dans la mesure où il aurait pu être réellement question à ce propos de littérature ainsi que du statut de l'auteur et de la propriété littéraire aujourd'hui (cf « Copier-Coller » de Fabrice Hadjadj in *Transfuge* n° 68 et Andrei Minzetanu, « Pour une histoire du copier-coller littéraire » in *Critique* n° 785).

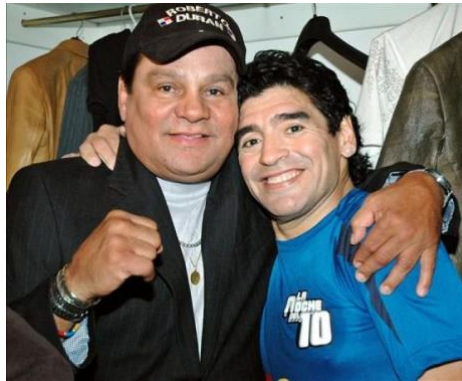
Addendum : Comme les meilleures idées sont les plus banales et les mieux partagées et que si l'on cherche on trouve, je suis tombé (en 2017) sur « Atlanta and the Fight Nobody Wanted » in *l'Atlanta Magazine* datant d'octobre 2005, l'auteur, David Davis, utilise le même procédé, Sidney Poitier, Bert Sugar, Jose Torres, Ferdie Pacheco, Gil Clancy, Pee Wee Kirkland, le père et la sœur de Jerry Quarry, le maire d'Atlanta et une douzaine d'autres témoins se succèdent pour rendre compte du combat Ali/Quarry.

*« En 75, c'est l'été du Watergate, les choses étaient en train de changer. Quelque chose était sur le point d'éclorre et ça n'a fait que confirmer ce que l'on pensait : ce gouvernement était à chier, Nixon était, de notoriété publique, un trou-du-cul. Le Watergate nous a confortés dans nos positions. L'avenir ne nous réservait rien de bon et, en réaction à ça, on a dit merde à tout... »

** « Chuck Wepner est le genre de boxeur qui ne sait pas boxer. Selon ses propres dires, ses trois meilleurs coups étaient "le coup du lapin, la manchette et le coup de boule". La moindre tentation d'esquiver un coup l'aurait fait passer

pour une effroyable tapette à ses propres yeux.
Il aimait la bière et la vodka plus que de raison et,
pour tout arranger, il avait la peau fragile et saignait comme un bœuf
dès qu'il regardait un match de boxe à la télévision. »

FOOTBALL



Comment expliquez-vous que la boxe ait inspiré ou inspire encore davantage les écrivains que le football ? Sans parler du cinéma ?

Il doit exister quantité de raisons à ce que vous avancez, dont beaucoup que j'ignore. La première qui me vient à l'esprit est très pragmatique : le football n'est pas un sport très populaire outre-Atlantique, alors que l'essentiel de la littérature sportive est anglo-saxonne, bien qu'il semble que, depuis quelque temps, ça s'améliore par chez nous, que la littérature sportive en France ne veuille plus forcément dire biographies ineptes de sportifs fades et resucées décaféinées d'Antoine Blondin. Au cinéma, en revanche, elles ne peuvent pas s'améliorer puisque, de nos jours, le cinéma est presque exclusivement produit à Hollywood.

D'une manière plus « technique », le foot étant un sport collectif, son intérêt pour un lecteur ou un spectateur se disperse plus vite, les caractères sont moins marqués, les oppositions moins claires... On regarde quoi ? On suit qui ? La boxe a le net avantage d'être un sport individuel, il est plus facile pour un lecteur ou un spectateur de se concentrer sur un ou, à la rigueur, deux personnages, nécessairement les héros (Rocky, Jake LaMotta), plutôt que sur vingt-deux gus, sans compter les dirigeants, les arbitres et les coupeurs de citron. Mais la raison essentielle, je crois, tient sans doute à ce que la boxe n'est pas vraiment un sport... La mort n'y est pas perpétuellement jouée à grands coups de pied dans un ballon, elle est l'enjeu central de l'affaire jusqu'à devenir, parfois, hélas ! bien réelle. Ce qui fait, vous me l'avouerez, une sacrée différence ! C'est une tragédie plus évidente, plus immédiate.

Cela sans compter qu'il n'y a pas besoin d'être un spécialiste très futé pour en comprendre les règles, elles sont d'une redoutable simplicité : deux types enfermés, un arbitre pour rappeler la loi, le dernier qui reste debout a gagné... c'est tout ! Le foot, en revanche, c'est aussi compliqué à comprendre pour les Yankees que le cricket pour un Napolitain, le base-ball pour un Uruguayen ou le rugby à XIII pour un Ousbek.

Boxe et foot sont considérés comme deux grands arts populaires, mais leurs « mythologies » semblent diamétralement opposées, peut-on parler d'une

juste répartition des rôles dans l'imaginaire collectif ?

Il faut raison garder, ni la boxe ni le foot ne sont des « arts », seraient-ils qualifiés de « populaires ». Ali n'est pas John Coltrane, Johan Cruyff n'est pas Rembrandt et il s'en faut de beaucoup ! À mes yeux, le discours qui veut faire du sport un « art », c'est de la bouillie pour les chats, du genre qui rajoute, volontairement ou pas, de la confusion là où l'intelligence manque.

Le sport, c'est, à la rigueur, de la « culture » ou, plus précisément, de la « sub-culture », au même titre que la cuisine ou la couture. Il ne faut pas confondre la purée Robuchon et un sonnet de Shakespeare, Lagerfeld, c'est pas Velasquez, un petit pont réussi n'est pas l'équivalent d'un aphorisme de Lichtenberg. Comprenez-moi bien, je suis tout à fait d'accord avec Bertold Brecht lorsqu'il réclamait du « bon football » plutôt que du « mauvais théâtre », mais je ne confonds pas pour autant Kopa et Racine, Bernard Tapie et Laurent de Médicis, et je ne recommande à personne de le faire !

La distinction qui me semble la plus compréhensible par tout un chacun, c'est la différence entre le statut des sportifs et celui des artistes : les artistes sont plus ou moins libres, il faut qu'ils le soient, même à l'intérieur de règles quelquefois très contraignantes, les sportifs, jamais. Ce sont des esclaves. A priori, cela peut sembler surprenant aujourd'hui où les adolescents rêvent d'être Thierry Henry plutôt que Che Guevara, mais il y a une chose que l'on oublie, c'est que dans la Rome antique, les esclaves pouvaient être riches, la seule chose qui leur était interdite, c'était d'être libres. Et il n'y a pas moins libres que les sportifs, ils ne peuvent même pas choisir la marque de leurs godasses ni dire le contraire de ce que leurs propriétaires leur demandent de déclarer !

En ce qui concerne « l'imaginaire collectif », je ne me prononcerais pas, je ne sais même pas si l'imaginaire collectif existe ! Je crois, surtout, qu'il y en a plusieurs ou, plutôt, que l'on ne peut pas fixer aussi aisément que vous semblez le faire de limites à l'imaginaire. En tous les cas, j'ignore si les « mythologies » doivent y être bien rangées, le peu que je constate, c'est qu'elles le sont bien mal. Je ne vois pas non plus en quoi les « mythologies » – avec des douzaines de guillemets – véhiculées par le foot et la boxe sont opposées, elles se confondent avec l'idéologie sportive qui est, vous en conviendrez, assez pratique pour maintenir un ordre... quel qu'il soit d'ailleurs.

C'est une religion sans Dieu, le leurre le plus couramment usité aujourd'hui pour que rien ne change et que le peuple rêve à un paradis peuplé de 4X4, de blondes en plastique, d'écrans plasma d'un hectare et de piscines à débordement en marbre de contrebande. On se prend quelquefois à regretter Abel et Caïn.

Question « raciale », corruption, paris truqués, mégalomanie, médias... Le foot constitue-t-il en quelque sorte aujourd'hui ce que fut la boxe dans les années 70-80 ?

Si je ne pense pas que l'on puisse comparer le foot et la boxe ou, plutôt, que l'on puisse décalquer exactement leur sens et leurs valeurs, les questions ou les problèmes que vous évoquez (les « races », l'argent, la médiatisation des uns et de l'autre) étant universels, tout au moins mondialisés, et comme ils sont de tous les temps, j'en déduirai, pour ma part, qu'ils n'appartiennent pas davantage au foot qu'à la boxe et pas plus au polo-vélo qu'à la politique.

Dans votre roman, vous racontez le combat entre Marvin Marvelous Hagler et Ray « Sugar » Leonard, et surtout la décision controversée du jury en faveur de Sugar. Est-ce que, dans la boxe comme dans le foot (on songe à Séville 82), ce genre de tragédie laisse finalement une trace plus importante que les grands K.-O. incontestés ?

Que je sache, la France a perdu à Séville et la décision n'est pas contestable. On peut regretter le résultat, refaire le match au comptoir : « Et si... Et si... Et si Battiston ne sort pas, on met Paris en bouteille ! » Mais la réalité, c'est la victoire de l'Allemagne. Pour laisser une trace, que ce soit dans son temps ou dans l'imaginaire, un événement sportif n'a pas à être juste ou injuste, la décision n'a pas à être méritée ou pas, il faut qu'il raconte une histoire que l'on a envie d'écouter parce qu'elle nous fait rire ou bien pleurer, il faut qu'il résonne avec la grande histoire.

Les plus grands combats ne sont pas, sportivement parlant, les plus beaux et des matchs minables peuvent porter un enjeu grandiose. J'ajouterai que les K.-O. incontestés (la deuxième rencontre Ali/Liston en est le parfait exemple) sont parfois plus contestables que des combats clairement et nettement jugés aux points, beaucoup plus, en tous les cas, que la victoire de l'Allemagne à Séville qui, pour sa part, ne souffre aucune contestation.

L'atmosphère des matchs de boxe que vous décrivez à Las Vegas, et on peut aussi songer plus près de nous en France au match Acariès-Ferrara, semble presque plus intense et électrique qu'un Clásico Real-Barcelone, faut-il en déduire que la vraie violence dans la boxe ne se manifeste pas forcément entre les cordes ?

Si « vraie » violence il y a, elle n'advient ni sur un ring ni dans un stade, elle est dans le vrai monde. Le Rwanda, alors que l'on peut chiffrer le résultat de la rencontre, n'était pas pour autant un match Hutus/Tutsis mal arbitré par l'armée française, ce n'était pas du sport, et le sport, malgré l'abus de métaphores guerrières utilisées par les journalistes sportifs, n'est pas la guerre. Alors, bien sûr, le lendemain du jour où Jack Johnson est devenu champion du monde poids-lourd, on a relevé quelques cadavres aux quatre coins des États-Unis, mais souvenons-nous du Heysel où l'on en ramassé davantage. C'était télévisé, le match a eu lieu et tout le monde l'a regardé pour connaître le résultat, alors que le résultat c'était : Inhumanité, 3 - Humanité, 0 ! La vraie violence, c'est celle-là et ses manifestations « invisibles » : la complaisance, l'attraction morbide à son égard doublées

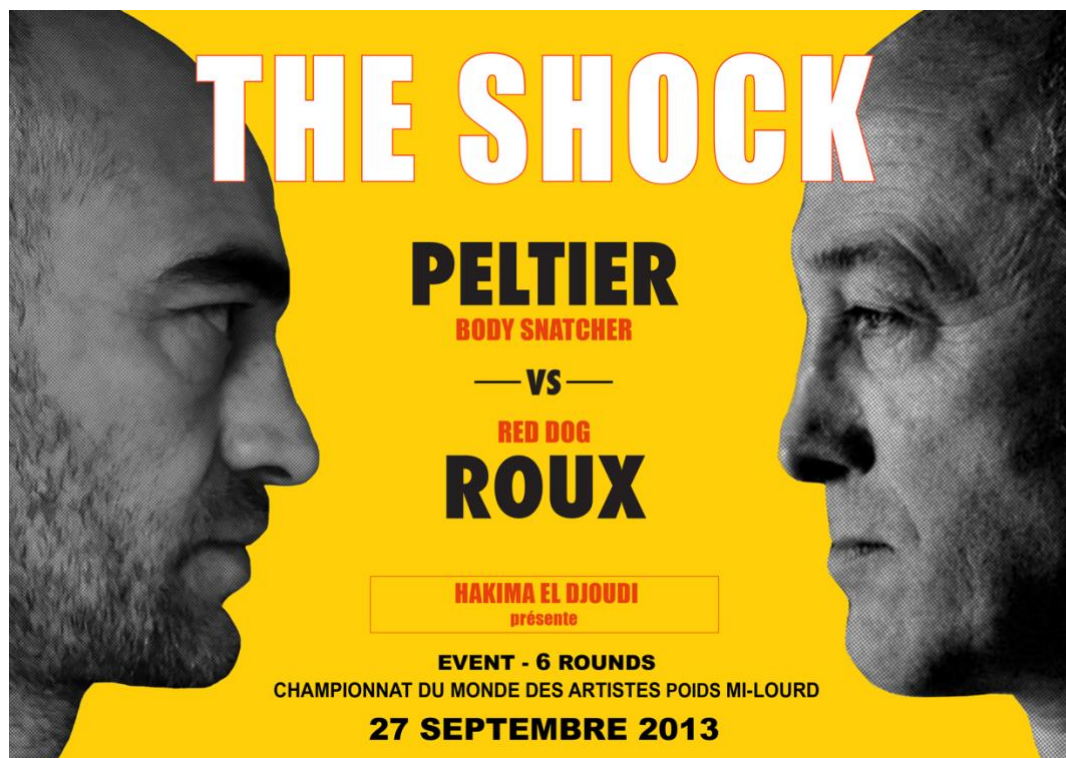
de l'aveuglement à ne pas la placer là où il faut le faire.

En lisant Night Train de Nick Tosches, on a vraiment le sentiment que davantage tordu est le destin, plus belle sera la légende. Qui parmi les footeux pourrait prétendre à s'élever dans ce cas parmi les anges déchus du ring ? Maradona ?

Maradona, bien sûr, parce qu'il raconte son temps comme Tyson ou De La Hoya peuvent le faire... Mais sans être un spécialiste, j'ai l'impression que, côté spectaculaire pur, Georges Best ou Garrincha n'ont rien à envier à n'importe quel boxeur sans intérêt. Je n'ai aucunement l'intention d'écrire sur un joueur ou sur un match de foot, ce qui ne veut pas dire que je ne pourrais pas le faire, juste que je n'en ai pas envie ou que l'on ne me l'a pas proposé. De toutes les manières, l'art n'a rien à voir avec le « sujet », le sujet de l'art, c'est l'art, on peut faire de l'art avec tout et n'importe quoi, il suffit de le faire artistiquement, c'est plus dur à réussir qu'une aile de pigeon.

Propos recueillis par Nicolas Kssis-Martov
publiés sur le site de *So Foot*, le 2 mai 2014.

THE SHOCK



Gael Peltier

– Alors, ça a commencé comment ?

Frédéric Roux

– Par une plaisanterie, c’est comme ça que ça a débuté.... Dans les années 70, la toute-puissance du chiffre avait déjà pointé son groin : combien ça vaut ? combien ça coûte ? Il existait déjà un *hit-parade* à l’usage du milieu de l’art : le *Kunst Kompass*... les artistes étaient classés suivant quelques principes « objectifs » : la participation à des expos dites importantes : *Dokumenta... twelve points* ! *Venise... ten points* ! le prestige de la galerie qui les représentait : *Sonnabend... twelve points* ! *Bischofberger... ten points* ! Et puis, les ventes, bien sûr, qui sont le moyen le plus efficace de séparer les bons artistes de ceux qui le sont moins... Alors, pour *Présence Panchounette*, selon le vieux principe de la réduction du sublime au grotesque, j’avais imaginé organiser un championnat du monde de boxe des artistes plasticiens. Vous voulez savoir qui c’est le meilleur ? Eh bien, battons-nous ! La gloire sportive ne supporte pas la moindre discussion... celui qui court le plus vite, c’est le plus rapide, si t’es pas d’accord, enfile tes pointes et rattrape-moi ! Josef Beuys avait boxé avec un de ses assistants à la *Dokumenta*, mais on voyait bien que c’était du chiqué, le but, c’était de faire la même chose « pour de vrai »... jusqu’à ce que j’aperçoive Robert Morris torse nu dans le numéro d’*Artforum* où l’on

peut voir Linda Benglis à poil avec un godemiché comme mon coude. Là, je me suis dit qu'il y avait un problème... qu'en plus d'avoir l'air ridicule, on allait se faire casser la gueule. Comme on ne doutait de rien... « trois mois d'entraînement et vous allez voir ce que vous allez voir ! », on s'est inscrit dans un club. Edmond Saez, l'entraîneur, ex-pro, le nez écrabouillé et l'haleine parfumée au Ricard, n'avait jamais vu une demi-douzaine de types débarquer ensemble... très vite, il n'y en a plus eu que cinq, puis quatre, puis trois, puis deux, à la fin, il n'est resté que moi. Pourquoi je suis resté ? Mystère ! J'étais déjà trop vieux pour envisager une vraie carrière, je fumais un paquet de Camel par jour, je m'enquillais des palettes de Valstar, je suis aussi courageux qu'un lapin, je ne frappais pas trop et je n'encaissais pas très bien... mais j'étais curieux de savoir jusqu'où je pouvais aller. L'art ? perdu de vue ! La littérature ? on verra plus tard ! Et toi ?

Gaël Peltier

- Tout commence par accident, la boxe aussi. Je n'en savais rien, mais elle allait m'obséder tous les jours... pendant quatre ans. La boxe s'est imposée par effraction lorsque j'ai compris qu'il fallait que je devienne un autre dans la peau d'un autre qui était lui-même dans celle d'un autre. L'évidence était là, trente ans plus tard j'allais devoir me transformer en Robert de Niro incarnant le Jake LaMotta vieillissant de *Raging Bull*. Tout est parti de sa déclaration avant son combat contre Tony Janiro : « Je vais lui faire un cul gros comme ça ! », les index et les pouces se rejoignant pour former le cercle le plus large possible, l'idée était là : faire un cul gros comme ça à l'art !

Frédéric Roux

- C'était un peu l'idée aussi... qui a lamentablement foiré, évidemment. Aux championnats du monde des artistes, personne ne s'est pointé, on a pu se partager les titres tranquille... moi, je suis champion du monde, poids léger ! C'était une action, comme on disait à l'époque, c'est-à-dire tout sauf une action... artistiquement, ça suffisait parce que l'art est insuffisant, que même dans le *body-art* qui encombrait l'époque, le corps n'est pas véritablement engagé... sauf, peut-être, chez Orlan, c'est dire le niveau ! Déclaration solennelle pour déclaration solennelle, Céline affirme qu'il faut « mettre la peau sur la table », de ton côté, c'est plutôt « à table » que tu as mis la tienne.

Gaël Peltier

- Ma période américaine a été idéale pour ça, pour être Jake LaMotta, Ignatius J. Reilly, Rupert Pupkin, Andy Kaufman et quantité d'autres. Pendant quatre mois, je vais engloutir six mille calories par jour, grossir de trente kilos, pour être plus lourd, plus lent, avec le souffle court et une allure différente pour excéder le monde. En fait, dans ce corps soudainement autorisé à augmenter, une déferlante a repoussé aux confins

des territoires les plus enfouis les nouveaux contours de ma propre morale, évacuant au passage la majeure partie de ma production dans les tuyauteries de la grosse pomme, j'avais fait mon *pônos* ! Il me faudra quatre ans pour digérer cette expérience. Le conditionnement de la boxe, son orthodoxie, allaient recomposer cette géographie qui avait littéralement volé en éclat. Tout ça allait changer puisque j'avais prévu à l'avance de resserrer les boulons (fini de faire le rigolo). Pour assécher : la salle, la corde, le sac et pour tout programme : le travail à la chaîne, quatre jours par semaine. Après l'expansion du corps, sa contraction. Changement de vision, de cadre, de catégorie et d'adversaire.

Frédéric Roux

– En 74, le seul avantage que j'avais, c'était de peser soixante et un kilos pour un mètre quatre-vingt... c'est d'ailleurs bizarre, la boxe est le réservoir de tous les phantasmes viriloïdes, pôle nord : faire jouir une pute ; pôle sud : casser la gueule à un boxeur, moi, j'y ai toujours vu des composantes très « tapette » : se priver, surveiller son poids comme une jeune fille, sauter à la corde, se regarder dans la glace, se rouler les uns sur les autres avec un short en satin et des bottines pour seuls vêtements, franchement, c'est assez *queer*. Toujours est-il qu'être grand avec un bon gauche et la *vista*, ça peut suffire un moment, mais pas éternellement... juste jusqu'à ce que l'on atteigne le niveau où il devient obligatoire de prendre des coups... d'être là pour ça. Plus que le reste, c'est ce qui fait la différence entre les amateurs et les professionnels. Quatre ans après avoir commencé, je voyais bien que le type en face n'aimait pas prendre mon crochet gauche, mais surtout j'encaissais beaucoup mieux ses droites. C'était le moment d'arrêter... et de commencer à grossir.

Gaël Peltier

– J'ai mesuré aussi la satisfaction que l'on peut avoir à encaisser...

Frédéric Roux

– C'est le côté con comme un prolo !

Gaël Peltier

– Moi, je me suis arrêté net ! J'avais déjà éprouvé ce sentiment à New York le jour où mon régime hypercalorique s'est arrêté à l'instant où j'ingurgitais la dernière bouchée d'une énième Ben & Jerry's, la boxe est sortie de ma vie aussi rapidement qu'elle y était entrée, un soir après l'entraînement au moment où je posais mon sac, comme un interrupteur que l'on baisse.

Frédéric Roux

– Il n'était pas encore baissé quand on s'est rencontrés... enfin, quand on a décidé de se rencontrer sur un ring.

Gaël Peltier

– T'as raison, et lorsque le promoteur Hakima « Don Queen » El Djoudi, en qui ma confiance est totale, m'a proposé de te rencontrer, j'avais suffisamment d'estime pour te mettre K.-O. ! Comment résister au fait de pouvoir te casser la gueule ? C'était le plus sûr moyen de gagner en peu de temps un nombre important « d'amis » et de rafler au passage le titre de champion du monde mi-lourd des artistes plasticiens. Mais par crainte, personne n'a voulu de ce combat.

Frédéric Roux

– De toutes les manières, il va falloir tirer le rideau, c'est bientôt fini les conneries... la corrida sera bientôt interdite par ceux qui ont été gavés au poulet d'élevage, la boxe disparaît, c'est assorti au triomphe de la sociologie et du journalisme en littérature, de la spéculation et du divertissement en art. C'est pour cela que j'ai tout de suite été d'accord pour que l'on boxe ensemble... On peut donner à ce projet n'importe quelles raisons : récupérer une légitimité disparue, le désir de se rappeler à l'attention du *mundillo*, celui de finir en beauté, l'ennui, l'inconscience... un peu de tout ça, sans doute, mais, surtout, l'envie de faire ce qu'il ne faut pas faire, ce que l'on ne doit pas faire et qui n'intéressera ni Arnaud ni Pinault puisque c'est de l'art. Évidemment, il fallait s'en douter, on est tombés sur un os... le vieillard est protégé comme les écrevisses à pattes rouges, personne ne veut assurer un sexagénaire même en bonne condition physique...

Gaël Peltier

– Pour moi, se montrer ainsi et céder au spectacle aurait été presque une erreur, il me semblait même impossible de produire un objet qui aurait pu me distraire de la dimension ingrate et obscure de l'entraînement.

Frédéric Roux

– Tu as raison sur ce point, que ce soit un « spectacle » aurait sûrement enlevé le sens que l'on voulait y mettre, la réalité que l'on voulait injecter dans ce qui en manque tellement. Le combat Cravan/Johnson est le prototype de cette faiblesse, c'est celui que les intellectuels ressortent en permanence, en fait le seul à leur portée. C'est une escroquerie de première classe, chapeau ! un jalon important de la performance, bravo ! mais sportivement, c'est que dalle ! quand on voit les images, c'en est même gênant. S'il y a un artiste, c'est Johnson. De Cravan, ce que je retiens davantage, c'est le type qui veut tout être à la fois : putain, ivrogne, acrobate, escroc, voyou, cactus, héros, nègre, « toutes les choses, tous les

hommes et tous les animaux », l'air de rien, ça reconforte, un type comme moi qui ne sait pas combien il est, qui a longtemps dit « on » ou « nous » plutôt que « je ». Toi, c'est plutôt le salon des Indépendants, non ?

Gaël Peltier

– C'est vrai que, grâce à la boxe, la confrontation régulière est devenue une chose simple et ordinaire. L'habitus m'a fait réaliser deux trois trucs désinvoltes et quelques écrits qui m'ont valu un renvoi en règle d'*Arts magazine* au bout du second article, dans lequel je tournais en ridicule la moitié des pensionnaires du « petit jeu de l'art » parisien.

Frédéric Roux

– La conférence chez Ricard, « Bleu, saignant, à point », même si tu t'es pas mis à poil, même si tu n'as pas tiré de coups de pistolet en l'air, avait un petit côté Cravan aussi.

Gaël Peltier

– Par son côté définitif, de voyage sans billet retour... j'ai en effet très tranquillement suicidé la fondation d'entreprise Ricard, elle s'est fait défoncer comme jamais, réellement et pour longtemps. Ceux qui étaient présents peuvent en témoigner, ils s'en souviennent encore et pourront, le soir venu, le raconter à leurs petits-enfants. Cette conférence avait surtout un gros côté Peltier en équilibre sur la limite fragile qui sépare l'idiotie du courage. À coup sûr, Cravan a sa place sur une étagère de la bibliothèque comme le portrait de l'arrière-grand-oncle disparu au front, mais la verve du MC Le Téléphone Arabe me touche d'autant plus aujourd'hui que, vivant, il n'est pas prêt d'amuser les salons... « C'est pour mes initiés, fuck si tu sucés Missié/j'ai pissé sur les rappers et leurs refrains d'épiciers ». Il est plus facile de parler du cran d'un artiste mort que d'en avoir soi-même de son vivant.

Frédéric Roux

– Tout ça c'est bien joli, c'est nous les plus fortiches, c'est nous les plus balèzes, je suis bien d'accord avec toi...

Gaël Peltier

– Mais on peut nous ressortir ce que l'on disait dans le dos de LaMotta se refusant à tout compromis pour disputer un championnat du monde : « Non mais qu'est-ce qu'il croit ce con, il croit qu'il va y arriver tout seul ? »

Frédéric Roux

– On peut s'en tirer en se prenant pour Charley Burley que Robinson a soigneusement évité, en se disant que les gens qui doivent savoir savent que Présence Panchouette, c'était Frédéric Roux, que Taroop & Glabel ou Arnaud Labelle-Rojoux, ça ressemble furieusement à Présence Panchouette, ou, en citant George Foreman, que « La boxe, c'est comme le jazz, plus c'est beau, moins les gens comprennent ». Très tôt, je me suis satisfait de ces victoires invisibles, en 84, au retour d'Apostrophes où j'avais été invité, catégorie « premier roman », pour *Lève ton gauche !* la chronique des années passées à me foutre sur la gueule avec des Arabes et des branquignols, Rabah Khaloufi, la vedette de mon club, 310 combats, 8 fois champion de France, m'a dit : « T'as pas été bon, mais t'as été digne ! » Rien n'aurait pu me faire plaisir davantage.

Gaël Peltier

– Je comprends, les gens de la boxe ont toujours mieux saisi ma raison d'être de boxeur (artiste) que les gens de l'art n'ont compris ma raison d'être, d'artiste (boxeur). Comme si le fait de s'exposer était moins valorisant que d'être exposé.

Frédéric Roux

– À qui le dis-tu ! Le pire, ce n'est pourtant pas notre snobisme de *losers* (gagner, c'est vulgaire !), c'est tout de même, pour revenir au centre du ring avant de disparaître dans les vestiaires de l'Histoire, que les œuvres dont la boxe est le sujet, c'est pas la gloire ! La complaisance est presque toujours au rendez-vous, l'hystérie lacrymale, le lyrisme à la vaseline, et au cinéma le ralenti qui est le moyen le plus indigne pour rendre la violence visible, ça et les baquets de sang vomis par Sly Rourke ou Mickey Stallone.

Gaël Peltier

– Sur un ring, Rourke est navrant, mais Stallone a quand même réussi l'exploit d'incarner la boxe à lui tout seul avec la statue en bronze de Rocky au pied des marches du musée de Philadelphie, l'œuvre de Duchamp en toile de fond.

Frédéric Roux

– La boxe pousse aux clichés, sous ses latitudes, on peut vite sombrer dans le grandiloquent... le *kitsch* guette ! À mon sens, le pire, c'est l'aveuglement à son sujet lorsqu'elle semble être LE sujet, j'ai renoncé à essayer de faire comprendre que mes livres ne parlent que de boxe, c'est-à-dire de tout sauf de boxe, de faire comprendre que *Ring* s'appelle *Ring* parce qu'il est construit sur le même principe que *La Ronde* de Schnitzler, renoncé à expliquer les différents dispositifs que j'adopte... au bout de trente secondes, je vois bien que mon interlocuteur a les yeux dans le vague, qu'il ne lui semble pas crédible qu'un ex-pédicure qui écrit sur des brutes

analphabètes ne soit pas sonné lui-même... ça repart tout de suite dans les métaphores à faire saigner les gencives... et pourtant : « Il faudrait que, dans tout le cours du livre, il n’y eût pas un mot de mon cru » figure en quatrième de couverture de *Copié/Collé* qui a été publié par le Mamco en guise de catalogue d’une de mes expos post-Présence Panchounette, il est tout entier du côté de ce que l’on appelait, il y a longtemps, l’avant-garde. *Alias Ali*, basé sur le même principe, est passé comme une lettre à la poste sans que personne ne se rende compte du tour de passe-passe.

Gaël Peltier

– Alors, tu arrêtes les frais ?

Frédéric Roux

– Non sans avoir précisé que je n’aime pas le spectacle donné par la boxe, regarder deux types se foutre sur la gueule, c’est pas mon truc, deux filles, c’est pire. Je déteste les phantasmes de masse, je trouve répugnant que l’on regarde ça *ensemble*... Pareil pour la corrida... c’est ignoble, évidemment, c’est pour cette raison que j’aime ça... c’est comme la personne que vous aimez le plus au monde, si vous n’avez jamais eu envie de l’étrangler, c’est que vous ne l’aimez pas vraiment. Je ne suis pas particulièrement fier de toutes ces ambiguïtés troubles, mais il se passe dans une arène ou sur un ring quelque chose dont l’intensité est aveuglante, qui m’attire... que j’ai désiré. Tu es le plus jeune, je te laisse le mot de la fin.

Gaël Peltier

– Quiconque tient une poêle à frire est maître de la mort.

Frédéric Roux

– Tout à fait d’accord.

Entretien avec Gaël Peltier
Publié dans *ArtPress 2*

130 livres

130 livres : Le fil rouge de votre premier roman Lève ton gauche ! est le parcours de François, boxeur amateur du Sud-Ouest dans les années 70. C'est un intellectuel en rupture avec un héritage familial bourgeois, qui semble boxer pour différer certains choix de carrière et de vie. Son parcours reflète-t-il le vôtre ?

Frédéric Roux : Ce n'est pas la peine de feinter, François Bovary, c'est moi, *Lève ton gauche !* est le récit des années où j'ai fait de la boxe, mais c'est un livre... je ne raconte pas tout et tout ce que je raconte n'est pas « vrai », il y a des personnages imaginaires, des situations survenues ailleurs, etc. C'est la nature de la fiction, voudrait-elle coller le plus étroitement possible à la réalité. Mon héritage familial, par exemple, n'est pas aussi bourgeois que celui de François, mon étrangeté comparée à ceux qui ont été plus ou moins mes copains ces années-là, c'était mon niveau d'études... j'étais le seul à avoir le bac. François semble un peu « flotter », on ne comprend pas vraiment pourquoi il se retrouve dans une salle, je flottais un peu aussi ces années-là alors que j'avais trois bonnes raisons de ne pas le faire... trois fils. Père de famille nombreuse à 24 ans, je suis venu à la boxe pour des raisons très bizarres, j'aurais très bien pu très vite arrêter comme beaucoup de gens arrêtent quand ils en prennent une bonne, et, pour arrêter, je suis fortiche. Sauf qu'au contraire ça m'a très vite intéressé. Peut-être parce que j'étais « doué », mais encore davantage lorsque je me suis rendu compte que je ne l'étais pas tant que ça et que, de toutes les manières, être doué ne suffit pas. Faire de la boxe m'a surtout appris d'autres choses qu'à lever mon gauche (j'ai jamais vraiment réussi à le faire, d'où quelques voyages au tapis), à ne pas être désinvolte par exemple, et j'avais une grosse tendance à la désinvolture (d'où le gauche au niveau du genou). C'est pour moi une expérience pouvant, je pense, se rapprocher de l'analyse... c'est peut-être, en tous les cas, ce qui m'a évité d'en faire une.

Pour les personnages de Lève ton gauche ! la boxe amateur a tout d'un refuge. Dans votre expérience, peut-on mettre les gants en compétition par simple goût pour ce sport ou faut-il éprouver un manque, un besoin, etc. ?

Évidemment, la boxe est un refuge et la salle, le succédané de la cabane ! Vous avez vu ceux qui en font ? Ils viennent d'où ? Tout le monde ou presque a une faille... les acteurs, les hommes politiques, les artistes, le coiffeur au coin de la rue, celle des boxeurs est juste un peu plus large.

La langue que vous utilisez dans le roman est très particulière, un équilibre entre registres et champs lexicaux où vous ne surjouez ni l'argot des loulous, ni une expression plus soutenue. Est-ce un style

qui vous est naturel ou reflète-t-il une intention spécifique à ce projet ?

Un style, ce n'est jamais naturel, c'est construit, dans le pire des cas, fabriqué. Le seul conseil qui m'ait jamais été donné par un éditeur, c'est Olivier Cohen qui l'a fait, et justement à propos de *Lève ton gauche !* (qu'il a mis plus d'un an à refuser). Il m'avait fait remarquer que la force d'un dialogue ressortait d'autant mieux si ce qui précédait et ce qui suivait était écrit « normal ». C'est le genre de conseil qui peut faire gagner du temps comme « Tourne de l'autre côté ! » quand on rencontre un gaucher. C'est tout bête... c'est la loi du contraste. Jean qui rit, Jean qui pleure, un ton faible, un ton fort, un coup de grotesque, un coup de sublime. Reste à trouver le juste équilibre entre les deux, ça vient comme le reste... en se plantant régulièrement. Sans compter que chacun de mes livres a des exigences différentes, *Comptés debout* comme vous l'avez remarqué est un projet différent de *Lève ton gauche ! Alias Ali, La classe et les vertus, Tyson, un cauchemar américain*, pour ne parler que de mes livres sur la boxe, sont tous écrits suivant des protocoles différents. Sur le ring, j'étais un « styliste » (j'avais pas vraiment le choix, je frappais pas !), littérairement, un formaliste camouflé.

En lisant Lève ton gauche ! on ne peut s'empêcher de comparer les époques. La « boxe de clocher » que vous y décrivez semble aujourd'hui en déclin. Le déplorez-vous ? Que pensez-vous qu'il signifie ?

Elle est non seulement en déclin, mais elle a quasiment disparu. Évidemment je le déplore puisque ça signifie que je disparaissais aussi, comme la boxe tout court d'ailleurs, sans doute parce qu'elle est une cruauté qui ne convient plus. La boxe a toujours été un sport américain, aujourd'hui, elle l'est encore davantage... presque exclusivement. Il y a déjà des pays où elle n'existe pratiquement plus, le bloc scandinave, bien sûr, mais aussi l'Espagne par exemple où la charte d'*El País*, le quotidien espagnol de référence, interdit d'en parler, sauf négativement. Dans ces conditions, la boxe dans le Cantal, le Doubs ou le Lot-et-Garonne, c'est pas la peine d'y compter.

La bande de boxeurs de Lève ton gauche ! a le chic pour attirer ou provoquer la violence hors du ring. Dans la France populaire que vous décrivez à l'ère pompidou-giscardienne, on sent que la castagne n'est jamais très loin. Vous donnez un ton comique, presque joyeux, à certaines scènes de bagarre. Est-ce bien le reflet de cette époque ?

Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais dans un bar, les soirs de match, c'est pas au demi d'ouverture qu'on va chercher des noises, mais au pilier, c'est-à-dire, a priori, au dernier qu'il faut emmerder si on veut pas y avoir droit pour de bon. C'est comme ça, une histoire de testostérone sans doute,

un truc de bonobo. Effectivement, vous avez raison, toutes les scènes de bagarre de *Lève ton gauche !* sont traitées sur le registre de la drôlerie, je pourrais vous dire qu'elles sont là pour détendre l'atmosphère, mais ce n'est pas une volonté de ma part... je ne pense pas que ce soit une question d'époque, peut-être, dans mon cas, une tradition « sud-ouest ». Ici, chaque fois qu'un type vous raconte des histoires de rugby, les types finissent par se foutre sur la gueule et c'est ça qui est marrant ! Ça et la façon dont c'est raconté.

Pour comparer de nouveau les périodes, cette violence latente se ressentait-elle différemment d'aujourd'hui où l'on évoque volontiers toutes sortes de tensions et crispations nouvelles ? À vous lire, on dirait presque que la chamaille faisait partie de la vie, et qu'on la vivait de façon moins dramatique qu'aujourd'hui...

Il faudrait analyser ça sérieusement et c'est compliqué de le faire. Avant, et là réside le premier obstacle : « avant », c'était quand ? les gens (c'est qui les gens ?) étaient peut-être plus familiers d'un certain type de violence. Tarter ses gosses, foutre des coups de pied au cul de l'apprenti, tuer le cochon dans la cour ne déclenchaient pas les protestations de la Ligue des droits de l'homme ni celles de la SPA. Aujourd'hui la violence physique ou, plutôt, ce qu'elle veut dire est puissamment refoulé, les mecs de banlieue, les gilets jaunes, ils font peur pourquoi ? Parce qu'ils peuvent vous en coller une et que l'on n'y est plus habitués. Quel que soit le sens de l'histoire, en partisan convaincu de l'ancien monde, je suis vaguement persuadé que le statut de « stagiaire » n'est pas plus enviable que ne l'était celui de l'apprenti, que le sort du cochon élevé en batterie n'est pas vraiment différent de celui qui était nourri aux débris de poubelle, et je constate régulièrement que le moutard de bobo est casse-couilles à l'extrême, qu'en réalité lui coller une bonne baffe ne lui ferait peut-être pas de mal.

Comptés debout rapporte quantité d'anecdotes sur les stars des rings d'antan. Vous y rapportez peu d'histoires sur les champions contemporains. Suivez-vous toujours l'actualité de la boxe ? Comptés debout dit-il en creux qu'elle a perdu en folklore et en personnages hauts en couleur ?

Franchement, y a pas que des stars, je mets au défi l'érudit le plus pointu de savoir qui étaient Speedy Sencio, Lauro Salas ou Tony Pellone. Je ne crois pas que la boxe ait perdu en folklore, je ne pense pas qu'elle manque de personnages hauts en couleur... Tyson Fury m'a l'air pas mal dans le genre, non ? Simplement je ne me lève plus la nuit pour regarder des combats à la con, je ne lis plus autant de livres sur le sujet, j'ai arrêté de collectionner les histoires. Celles que je raconte dans *Comptés debout* sont presque toutes archi-connues, ce qui m'a intéressé c'est de traiter certaines en quelques lignes, un peu comme des « blagues », d'autres comme des nouvelles les plus courtes possible, elles sont au croisement entre les *Brèves de comptoir* de Gourio et les *Nouvelles en trois lignes* de Félix

Fénéon avec un petit côté noir. Je suis sûr que l'on pourrait faire la même chose avec le rugby, bien sûr, mais aussi avec le foot ou même le tennis.

La boxe professionnelle est devenue un sport de niche dans la France du XXI^e siècle alors qu'elle reste prospère et suscite toujours l'intérêt du public en Angleterre par exemple. À quoi attribuez-vous le phénomène ?

Du déclin en France, on en a parlé un peu avant... il est dû, je le suppose, aux « nouvelles conditions de représentation ». Je ne suis pas certain qu'il n'y ait pas la même baisse « indicielle » de l'intérêt du public anglais pour qui, pourtant, se foutre sur la gueule est une culture... faudrait voir les chiffres.

Pour présenter votre livre de 2014, La classe et les vertus, consacré à Hagler vs Leonard, vous décrivez une victoire mise en scène à las Vegas, celle du show business sur la boxe en col bleu. Qu'auriez-vous à dire à un fan de Marvin Hagler qui a mis un temps fou à accepter que son idole se soit trompé de combat d'un point de vue strictement tactique ?

La première chose que j'aurais à lui dire, c'est : lisez *La classe et les vertus* où je fais, je crois, à peu près le tour de la question... objectivement et subjectivement (NDLR : il est commandé !). Sur le strict plan tactique et si l'on en reste là, y a pas photo, Leonard : 15 – Hagler : 0. Il n'empêche qu'il existe toujours à mes yeux deux catégories de personnes dans la vie : ceux qui croient que Leonard a gagné et ceux qui savent qu'Hagler n'a pas perdu. C'est le style de positions irrémédiablement irréconciliables puisque ce sont des positions morales, c'est pour ça, entre autres, qu'Hagler/Leonard est un combat historique alors même que ce n'est pas un combat formidable.

Plus généralement, votre œuvre questionne ce qu'est la vérité en boxe et comment la dire. On peut faire primer le contexte historique et la symbolique sur un combat lui-même relégué au second plan – l'idée de La classe et les vertus. Mais il peut s'agir aussi s'agir d'une fiction inspirée du réel – Lève ton gauche ! – ou d'anecdotes largement romancées portant sur de vrais champions – Comptés debout. En boxe plus qu'ailleurs, la vérité est-elle le parti pris de celui qui raconte l'histoire ?

En boxe, comme ailleurs, pas plus, pas moins, la vérité est le parti pris de celui qui raconte.

Entretien avec Antoine Faure
Publié sur le site [130 livres](http://130livres.com).
17/07/2020

Culture Boxe

Nicolas Zeisler : Vous dites que *Mille et une reprises* n'est ni un dictionnaire, ni un abécédaire, ni une encyclopédie. C'est quoi alors ?

Frédéric Roux : Effectivement... rien de tout ça, peut-être même pas un livre ! *Mille et une reprises* est un monstre, pas seulement par sa dimension (plus de mille pages, bientôt presque deux mille, si je continue à bricoler), mais aussi par sa forme. C'est une chimère, un objet hybride qui tient du texte, un texte, vous l'avez compris, n'appartenant pas à un genre déterminé mais à tous les genres disponibles (essai, histoire, fiction, autofiction, non-fiction, aphorismes, pamphlet, pastiche, etc.), annexant aussi du son et des images. Pourquoi autre chose, autrement ? Eh bien, je constate que mes estimés collègues manquent un brin d'imagination, ils respectent, scrupuleusement, les conventions les plus essorées : un livre, c'est une histoire d'à peu près 250 pages pouvant obtenir un prix littéraire, si ça raconte une histoire d'adultère bourgeois en banlieue proche, si Alzheimer rôde, c'est encore mieux... je leur laisse, ça ne m'intéresse pas ! Il se trouve que l'époque a changé, que les éléments permettant de dépasser ce genre sont à la disposition de tout le monde. Les "modes de lecture" se sont transformés, beaucoup de gens lisent sur écran alors que presque plus personne, si ce n'est les retraitées de l'éducation nationale, n'achète de livre papier. Pourquoi donc ne pas proposer aux jeunes gens qui visionnent des films tournés en Cinémascope sur des écrans format carte postale ce que la technologie autorise ? Le cinéma est devenu parlant lorsque la technique l'a permis, il n'y a plus grand monde pour regretter que le cinéma muet ait fini aux oubliettes ! Le temps du livre est dépassé, je ne suis sûrement pas le premier à tenter le coup, disons que je suis l'un des premiers... peut-être, parce que dans une autre vie j'ai été artiste de style avant-garde, ai-je eu plus de facilités que d'autres pour opérer cette transition. Voilà ! *Mille et une reprises* est "trans". Aujourd'hui, c'est monstrueux, demain, ce sera la mode, après-demain, ce sera la norme.

NZ : Les écrivains qui ont un peu boxé (Gardner, Toole...) conservent une tendresse particulière pour la boxe des bas-fonds, celle des coups trop larges où le courage prime sur la performance. Votre premier livre, *Lève ton gauche !* et la place donnée aux seconds couteaux dans le dernier, *Mille et une reprises*, semblent plutôt aller dans ce sens. Pourquoi ?

FNR : Parce que ce sont ceux qui font l'épaisseur du tissu narratif. Les champions, on connaît tous plus ou moins, à quoi bon répéter (sans s'en priver pour autant) ce qui a déjà été dit mille et une fois sur Marcel Cerdan ? Les seconds couteaux, les challengers, les prétendants, c'est déjà moins évident, les figurants, n'en parlons pas ! Emanuel Augustus, Shazzon Bradley, Billy Collins Jr, Bradley Rone, ce sont ceux-là qui m'intéressent, pas seulement parce que leurs destins sont tragiques, mais parce que leurs vies sont follement romanesques... et que, par la même occasion, l'adultère bourgeois peut aller se torcher, et la mort du Covid de la grand-mère avec ! Les seconds rôles sont là pour faire briller les stars, les *tomato cans* font exister les champions, sans oublier les satellites qui donnent sa profondeur à l'ensemble : les managers, les entraîneurs, les cinéastes, les arbitres, les photographes, les promoteurs et même les écrivains. La boxe est un monde rendu visible par tout un *mundillo*. Et puis, sur plus de mille pages, il fallait bien rendre hommage à tous ces

laissés-pour-compte, et à mes copains aussi, avec lesquels j'ai partagé quatre ou cinq ans de ma vie.

NZ : Après *Alias Ali*, *Tyson le cauchemar américain* et *La classe et les vertus*, le livre des *Mille et une reprises* est-il, lui aussi, un livre américain ?

FNR : Croyez bien que je le déplore, mais il faut bien constater que la boxe est un "sport" américain, et ce de plus en plus ; en Europe, la boxe a quasiment disparu, en France, les réunions se font aussi rares que les rencontres de polo-vélo. Cela sans compter que, par tradition (Hemingway, Mailer, Schulberg), ceux qui écrivent à son propos sont, presque toujours, américains. Je suis une exception culturelle, vous l'avez sans doute remarqué, j'écris en français véhiculaire, mais croyez-moi, j'aimerais bien ne pas en être une. Le cul entre deux chaises... "Mais qu'est-ce qu'il fabrique à la fin ?" "Vous n'allez pas me dire – non plus – que ce type privilégie l'humain ?" Ce n'est pas une position très confortable.

NZ : Dans *La classe et les vertus*, vous racontez un monde en train de disparaître, celui de Marvin Hagler, de l'industrie, de l'effort et de la sueur, au profit des paillettes et de la société du spectacle. De nos jours la violence est de plus en plus insupportable au bon citoyen. Prenez-le comme un compliment : la boxe et vous, vous faites plutôt partie de l'ancien monde. *Mille et une reprises*, c'est un peu le baroud d'honneur du monde d'hier ?

FNR : Mes autres livres, c'est du pareil au même. J'écris sur ce qui va disparaître ou qui a déjà disparu : la campagne, le goret nourri au rata, le prolétariat, les 45 tours, les tomates, la bravoure ; la boxe disparaîtra comme la corrida, ce sont des cruautés qui n'ont plus cours. Rassurez-vous, d'autres prendront leur place... pas moins cruelles, je le crains. Le paradoxe, c'est que, bien que faisant effectivement partie de l'ancien monde, j'essaie d'écrire de façon plus contemporaine que les adeptes du nouveau.

NZ : D'habitude, vous avez plutôt la dent dure contre Arthur Cravan. Malgré cela, je suis presque tenté de dire qu'il y a un air de famille : vous distribuez le livre des *Mille et une reprises* dans une charrette de quatre saisons digitale et vous avez comme lui l'ambition de ne pas être un mais tout : essayiste, historien, poète, philosophe, pamphlétaire, romancier... Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

FNR : Vous vous trompez, j'ai beaucoup d'estime pour Arthur Cravan, sa vie, son œuvre et je me souhaite la même reconnaissance posthume. J'en ai beaucoup moins pour ses zéloteurs et pas du tout pour sa carrière de boxeur qui est aussi proche de zéro que la mienne. En tous les cas, j'aime beaucoup votre image de la charrette à bras numérique, je regrette de ne pas y avoir pensé avant vous.

NZ : Cinq ans de travail, plus de deux millions de signes... D'une certaine manière, vous avez « fini » la boxe. Et maintenant ? La boxe, c'est terminé ? On ne vous y reprendra plus ?

FNR : Je ne sais pas... il ne faut jamais dire jamais ! Ne perdez pas de vue que j'ai 75 balais, alors j'en ai, peut-être, bientôt terminé avec l'existence tout court... mon "œuvre" est derrière moi, c'est un fait. En revanche, ce à quoi on ne me reprendra plus, c'est l'édition conventionnelle... mais je crois que c'est réciproque.

NZ : La bibliographie - longue comme le bras de Tommy Hearns - des *Mille et une reprises* est en ligne sur votre site. Entre deux livraisons de lettres, avez-vous un livre à nous conseiller ?

F.N.R : Récemment, j'ai beaucoup aimé *Murderer's Row* de Springs Toledo, c'est remarquable. Il faut l'avouer, ses préoccupations sont un peu les miennes, Toledo écrit sur des boxeurs (Eddy Booker, Charley Burley, Cocoa Kid, Bert Lytell, Lloyd Marshall, Aaron Wade, Holman Williams) à qui, parce qu'ils étaient noirs, la Mafia et le milieu (pléonasme !) n'ont jamais permis de montrer qu'ils étaient les meilleurs (évidemment, dans ce vestiaire plein comme un œuf, on pourrait réserver une place à Sam Langford). Je ne vous dis pas que ce n'est pas, aussi, parce que j'ai tendance à m'identifier à eux (et à Benny Briscoë). Pour vous montrer que je ne suis pas sectaire et comme tout le monde ne lit pas l'anglais, j'ajouterai *Quinze rounds* d'Henry Decoin que j'ai fait rééditer à l'Arbre vengeur ; exception faite de *Lève ton gauche !*, c'est ce qui, en français, a été écrit de mieux *sur* le sujet.